

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice METRAL

Le Valais et Charles-Ferdinand
Ramuz

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1958, tome 56, p. 6-12

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Le Valais et Charles-Ferdinand Ramuz

Notre canton, par la richesse de ses paysages sauvages, par le pittoresque de ses coutumes, par la rudesse de sa vie, a inspiré une pléiade d'écrivains célèbres, tous amoureux de la nature, de son silence, de sa couleur.

Ainsi, le Valais est devenu le *morceau de choix* des naturalistes. Rousseau le mit à l'honneur par les immortelles évocations de *La Nouvelle Héloïse*. Chateaubriand ne se montra pas autant enthousiaste de la montagne. Par orgueil peut-être. Par dépit de ne pouvoir la vaincre sans doute.

Les poètes, plus que personne sensibles et attentifs au langage de la nature, y ont trouvé une intarissable source d'inspiration. A cette eau délicieuse l'un après l'autre se sont abreuvés : ainsi Lamartine, Goethe, Stendhal, George Sand, lord Byron, Honoré de Balzac et Charles Nodier, pour ne citer que quelques-uns parmi les principaux.

Bien entendu, plus ou moins tous ont été influencés par les écrits de J.-J. Rousseau qui voyait le Valais au travers de son amour. Aucun ne tenta de scruter le Valaisan : la nature seule les intéressait. Ramuz est donc le premier écrivain qui consentit à étudier non seulement la *nature* valaisanne, mais aussi la *vie* valaisanne. Notre canton l'en a remercié à sa façon : il a servi de fondement à son œuvre, il lui a permis de diriger, de muscler son talent, de donner une ligne de conduite à ses nombreux dons.

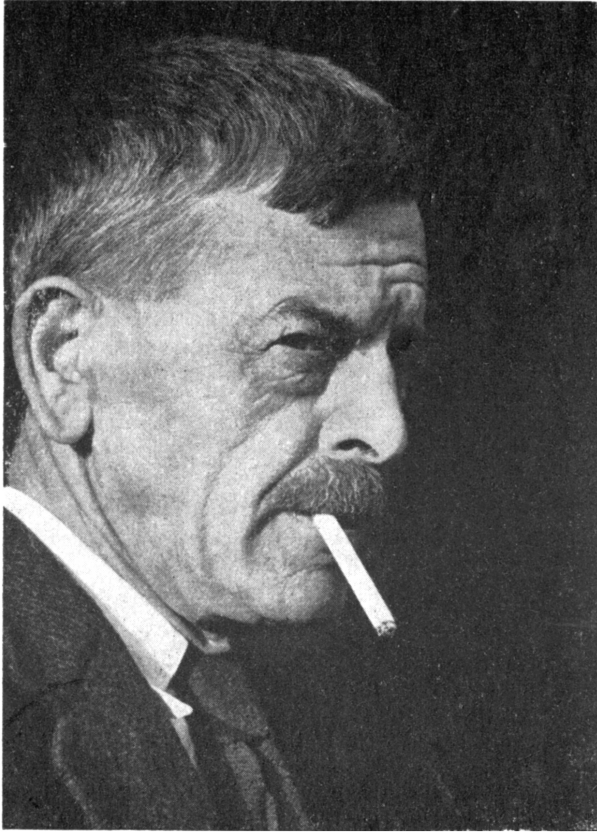
C'est à Lens que Ramuz se fit Valaisan par le cœur et les yeux. Dans son admirable essai C. -F. *Ramuz et le Valais*, Robert Marclay écrit:

On sent que Ramuz devient assez vite quelqu'un de là-haut (Lens), car, malgré son travail, il ne vit pas en ermite ; loin de là. Il prend part à la vie du village, il se fait des amis. Il y a Muret, bien sûr, l'inséparable, à qui *Jean-Luc* est dédié, puis il y a de bons Lensards comme le président Bagnoud et surtout Joseph Bonvin, le chasseur, qui habitait Chelin. Ramuz rencontrait les gens de Lens, le soir, à la *Consommation*, épicerie qui servait à la fois de magasin et de café. On s'installait sur des tonneaux, des caisses et des sacs et l'on devisait joyeusement en buvant un bon verre. C'est là que se récoltaient tous les petits potins du village et Ramuz y a glané le sujet de beaucoup de ses écrits.

Ramuz doit beaucoup au Valais : sa voie, car, sans la vue de ses décors, sans la sensation de sa vie austère, il aurait sans doute persisté dans son premier tracé : celui *d'Aline*. Il n'aurait jamais écrit des passages aussi délicieux que celui-ci :

Descendu vers le soir à Granges par les sentiers. Arrivé trop tôt pour le train. Je me suis alors assis au bord du Rhône et j'ai regardé l'eau couler. Mille sentiments me remplissaient ; c'était comme un réveil d'un vieux moi-même qui aurait été le bon et qui serait resté pendant deux ans endormi. Je vivais comme il y a longtemps que j'ai vécu. J'ai poussé jusqu'à Sion où je me suis arrêté une heure. J'ai monté la longue avenue. Dans la nuit chaude on entendait éclater au-dessus de soi les coques trop mûres des marrons. Toute sorte de phrases bougeaient en moi, toute sorte d'idées. Je me disais : « Tu t'es retrouvé. » J'étais horriblement heureux et horriblement malheureux à la fois ; heureux de m'être retrouvé et de vivre ; malheureux de quitter une fois de plus tant de choses qui m'avaient révélé à moi-même. C'est ainsi que je voyais qu'au fond je n'avais pas changé, mais que j'avais fait depuis ce temps-là beaucoup d'acquisitions nouvelles ; que c'étaient elles qui me cachaient l'ancien fonds ; et qu'il suffirait maintenant de les assimiler et de les remettre à leur place pour me retrouver, et me retrouver enrichi. Consolation douce. Je suis redescendu à la gare et j'ai de nouveau pris le train.

L'amour de Ramuz pour notre canton transpire de ce court extrait. On sent qu'il a trouvé, chez nous, non seulement



Cliché de « Treize Etoiles »

C. F. Ramuz

le décor mais également l'âme farouche de ce grand corps qu'il aime et qu'il courtise : *la montagne*. L'imperceptible craquement des thyrses lui découvre une vie, celle des marrons. Et, chemin faisant, dans cette belle ville de Sion, Ramuz prend conscience de sa force et des désirs de grandeur prennent chair en son esprit.

C'est dans le *Chant du Rhône* que son art se muscle au point d'éclater en étincelles:

Là-bas, le Rhône naît du glacier : voilà d'abord son origine. C'est cette grande vallée pierreuse, avec un versant privé de sa chair sous une peau peinte et repeinte, cuite et recuite par le soleil, où si souvent on s'est tenu, à l'ombre de l'un ou l'autre de ces pins qu'il y a, l'ombrelle des branches mal ouverte et un peu de travers, en peinture vert foncé sur une peinture bleu foncé ; et l'on a contemplé de là, dans le fond de cette vallée, quand il coulait encore blanc comme sont les eaux du glacier qui sont des eaux comme du lait.

Lyrisme attachant, coloré féeriquement par l'amour que son auteur témoigne à l'objet qu'il décrit.

Le cirque des montagnes a fortement, dès le premier contact, impressionné Ramuz. Leurs masses imposantes, serties au bas de forêts romantiques, de pinèdes tièdes et amoureuses, au haut enveloppées de neige, ont laissé, en l'esprit de Ramuz, une image de grandeur, de pureté, de plénitude. Et cette image n'a cessé de s'embellir avec l'évolution de son art.

On a dit que Ramuz avait commencé par éprouver une sorte de dégoût en face des paysages alpestres. Je n'y crois. Peut-être une sorte de rébellion subite, instantanément dissipée. En tous cas pas un sentiment durable de haine.

L'hommage que Ramuz a écrit sur la Montagne est vaste : *La Séparation des Races, La Grande Peur dans la Montagne, Farinet, Derborence, Si le Soleil ne revenait pas*. Ces œuvres, bien sûr, ne sont pas toutes d'une même veine, mais on peut les considérer comme sœurs, ayant, avec quelques variantes, le même thème : la lutte inégale du Valaisan contre la montagne. Et une lutte aussi disproportionnée, inévitablement, appelait le drame : un drame monstrueux, âpre.

La montagne, se voulant une sorte de géant intraitable, est aussi une source de hantise. Certains paysans n'osent

l'escalader. D'autres épient son visage avant de l'aborder. Et encore combien craintivement !

La trilogie de la montagne comprend trois œuvres puissantes : *La Grande Peur*, *Derborence*, *Farinet*. Ramuz a donné dans ces romans la crème de son talent, l'âme de son amour.

Ramuz a profondément aimé le paysan valaisan. Il écrit dans son *Journal* : « C'est une chose drôle que ce pays avec son fond de brutalité et le joli de sa surface. » Pour inculquer à ses personnages la vérité, il fallait non seulement de la patience mais de l'amitié. C'est en le comprenant, en le suivant, en partageant ses peines et ses joies, qu'il a défini le caractère de notre montagnard. Il lui a donné, pour mieux le rendre réel, un langage original : au miroir de celui qu'il parle. Que lui importait de le faire bien parler, alors qu'il cherchait seulement à lui donner son vocabulaire. Il voulait animer le Valais avec la matière qu'il lui offrait. Simplement. N'a-t-il pas écrit : « Ils sont ce que la montagne les a faits, parce qu'il est difficile d'y vivre, avec ses pentes où on s'accroche, avec un tout petit été au milieu de la longue année et comme un désert autour du village. »

La Séparation des Races est l'explication de deux villages tirillés par une rancune héréditaire. Plus près de nous, un autre excellent écrivain, Maurice Zermatten, dans son avant-dernier roman, *La Montagne sans Etoiles*, a traité un sujet quasi semblable, d'une façon peut-être plus littéraire mais moins vivante, non que Zermatten ait moins de talent que Ramuz, mais parce qu'il voulait son histoire différente. D'ailleurs, en reprenant le langage de son maître, Zermatten n'aurait pas été lui-même.

On remarque dans plus d'un roman de Ramuz sa prédilection pour les créatures fantastiques. De là une parenté avec Edgar Poë, et par la puissance un trait d'amitié avec Tolstoï : cela ne veut pas dire qu'il ait puisé ses créatures.



Cliché prêté par la « Feuille d'Avis du Valais »

Plaquette de bronze
apposée sur la Maison de Commune de Lens en 1957

chez l'un ou chez l'autre. Certes non, quoiqu'il ne fasse de doute pour personne qu'il ait été influencé, et assez fortement, par la lecture des œuvres du romancier russe. Et, en outre, le sens du fantastique, chez Ramuz, influe jusque dans le décor. « Il faut que mon style ait la démarche de mes personnages », écrivait-il. Il fallait aussi que ses personnages ressemblassent au décor. Donc à personnages fantastiques, décors fantastiques, style fantastique (pour l'Académie). Cela forme un tout compact : une vie.

Ramuz témoignait à l'objet un culte particulier et prépondérant. Il employait un style dépouillé comme une garrigue. Il se répétait souvent, comme dans un même endroit les mêmes herbes poussent. Il détestait la préciosité, affectionnait un vocabulaire simple, parsemé de termes « paysans ».

Son style, il l'a créé. Il est le reflet non seulement de sa pensée mais également du milieu qu'il décrit. Il fallait de l'audace pour s'aventurer dans une voie aussi délicate. Ramuz y a mis tout son cœur, toutes ses forces. Finalement, de cette bataille de Titans — le beau style et le sien — une paix est sortie, définitive et capitale. Ainsi le Ramuz « mauvais écrivain » est-il devenu un grand romancier, un puissant poète. Le monde lui a donné raison parce qu'il a enfin compris que l'art consiste à faire parler comme l'on parle en général et non comme l'on devrait parler.

En découvrant le Valais, Ramuz a donc réveillé son talent.

Si j ai fait le choix, dit-il, d'une nature toute primitive et élémentaire, c'est d'abord parce que je l'avais devant moi ; c'est ensuite et surtout par goût de la ressemblance, par amour pour un certain nombre de sentiments primordiaux et essentiels, ceux-là mêmes qui me semblaient être communs à tous les hommes.

Pierre Kolher écrivait :

Ramuz a dû se faire un style calqué sur la langue de ses personnages. Il prit le parti de repousser les mots vaudois, ces survivants du patois français de notre pays, et d'imiter l'accent, le geste et l'allure des paysans par l'inflexion de ses phrases. Il a donc fait porter son effort, non sur le vocabulaire, solution facile, mais sur la syntaxe ; entreprise audacieuse, car c'était mettre le poignard au cœur même de l'organisme le mieux réglé ; le français littéraire. Romands et Français furent surpris, et scandalisés quand Ramuz poussa à l'extrême, voire à l'absurde, sa révolution.

Tout cela n'a pas empêché l'influence de Ramuz de grossir démesurément. Elle a marqué, outre ses contemporains vaudois, plusieurs romanciers français : ainsi Jean Giono, Henri Pourrat, Marie Mauron, et combien d'autres.

Le temps grandira encore la taille de ce déjà colosse : Ramuz. Cet artiste incomparable, ce poète délicat et original est le plus grand que la Suisse - Rousseau mis à part - a donné aux lettres françaises.

Maurice METRAL